

À partir des cendres

Amélie Hébert

Number 158, Summer 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/88658ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hébert, A. (2018). À partir des cendres. *Moebius*, (158), 113–120.

À PARTIR DES CENDRES

Amélie Hébert

*Out of the ash
I rise with my red hair
And I eat men like air*

Sylvia PLATH
Lady Lazarus

Le miroir me renvoya un regard survolté, accentué par le khôl: de toutes petites pupilles fichées dans un brun brillant, presque jaune. Nous avions maquillé nos visages jusqu'à l'excès. Notre peau était un territoire défini par les contrastes; rouges éclatants, noirs profonds et blancs livides. Nous portions chacune un collier de perles, des jupes à taille haute et des blouses pâles aux manches bouffantes. Nos cheveux, blondis pour l'occasion, étaient retenus par un serre-tête. Nous avons pris plaisir à nous transformer en jeunes femmes des années cinquante. Ces rôles étaient à l'opposé de ceux que nous jouions habituellement. Nous étions deux étudiantes en lettres, discrètes et lunatiques, pas du genre à attirer l'attention en soulevant des arguments contraires à ceux d'un professeur.

Nous nous fondions habituellement dans la masse. Pas aujourd'hui. Aujourd'hui, nous étions à la fois Sylvia Plath, Anne Sexton et Jean Seberg.

Lorsque je sortis de l'appartement, l'air glacial griffa mes jambes, la neige bien tapée crissa sous mes bottes. Quelques lueurs pastel s'attardaient encore dans le ciel, mais nous allions faire l'essentiel de la route dans la noirceur.

Justine s'installa au volant. Nous nous chargerions de sa vengeance en premier. Bastien était un Français un peu égaré qu'elle avait rencontré dans un cours de l'Université de Sherbrooke et initié à la culture québécoise. Ils étaient sortis ensemble à quelques reprises, puis Bastien avait insisté pour qu'ils regardent des films dans sa chambre plutôt qu'au cinéma. Justine avait fini par accepter, mais avait rapidement compris que Bastien n'était pas vraiment intéressé par le septième art. Il l'avait traitée de « coincée » et avait martelé qu'après toutes leurs activités, il n'était pas normal qu'elle ne couche pas avec lui. Justine avait cédé, Bastien s'était rapidement lassé. Il était passé à une autre fille.

Nous étions en route pour Sherbrooke où Bastien habitait toujours. Il était à présent doctorant et avait obtenu une charge de cours sur la littérature du XVIII^e siècle. Son cours s'intitulait « La littérature du XVIII^e siècle en France : de Marivaux au Marquis de Sade ». Justine et moi avons trouvé son plan de cours sur le site de l'université pendant que nous faisons nos recherches.

Sur la route, nous récapitulâmes le plan. Nous allions nous rendre directement chez Bastien, mais n'agirions que s'il était seul. J'attendrais Justine dans l'auto. Nous devons être rapides et laisser le moins de traces possible.

Nous hésitions encore sur la méthode à adopter et avons donc apporté un coffre à outils ainsi que plusieurs objets qui pouvaient s'avérer utiles. Justine souhaitait user de son pouvoir de séduction, affronter Bastien en face à face pour finalement procéder d'un rapide coup de marteau. Quant à moi, je privilégiais plutôt une attaque pendant le sommeil avec des ciseaux à gazon. Une incision nette et précise.

Entre Montréal et Sherbrooke, les kilomètres défilaient lentement. Je me surpris à taper du pied suivant la musique monotone d'un poste de radio commercial. Je fredonnais les paroles de chansons que je n'aimais pas et connaissais encore moins. Je fouillai alors dans le coffre à gants et choisis un disque compact. La voix suraiguë de Polly Jean Harvey emplit la voiture. Soudain, nous étions trois. Elle était installée sur la banquette arrière et, avec une douce terreur, chantait la présence du mal en chacune de nous.

Lorsque nous arrivâmes à Sherbrooke, Justine se stationna à quelques dizaines de mètres de chez Bastien et fit le tour de l'immeuble à pied. De la voiture, je la vis coller son visage à la fenêtre d'une pièce sombre sans rideaux de l'appartement. Elle se dirigea ensuite vers l'entrée, le marteau au fond de sa sacoche en cuirette blanche. Je vis un homme ouvrir la porte et Justine entrer. PJ Harvey chantait «Farewell, my friends». Lorsque l'album se termina et qu'elle se tut dans un hurlement final, je me retrouvai seule. Le moteur éteint, je gelais. Mes genoux cagneux se frappaient contre le tableau de bord. Plusieurs minutes passèrent. Je commençais à perdre confiance en Justine, en notre projet lorsque je reçus un message.

Elle demandait du renfort.

Je les trouvai dans la cuisine. Sur le plancher, tout près de la table, étaient répandus des morceaux de vaisselle,

des éclats de verre, des restants de nourriture et le corps inerte de Bastien. Du sang coulait d'une plaie circulaire tout près de son oreille gauche.

— Il est juste assommé. Aide-moi, on va le déshabiller et l'asseoir, me demanda Justine.

J'eus l'impression de déplacer une énorme poupée. Je me sentais en plein contrôle de mes moyens. J'aidai Justine à attacher Bastien sur une chaise à barreaux, puis la laissai continuer. Mon tour viendrait.

Un verre d'eau froide jetée en plein visage suffit à réveiller Bastien. Il s'étouffa dans son bâillon.

— Si tu parles, les photos vont se retrouver partout, annonça Justine. Tu vas vivre la honte et l'humiliation que tu m'as fait subir. Je suis pas certaine qu'il y a une université qui va vouloir t'engager après la publication de ces photos-là.

Tout en parlant, Justine photographiait le corps ligoté et le visage hébété de Bastien. Elle s'empara ensuite du marteau et asséna un coup franc et direct à ses organes génitaux. Il trembla sous la douleur. Nous ne restâmes pas pour la suite. Nous courûmes en direction de la voiture que je m'empressai de faire démarrer.

Lorsque nous fûmes de retour sur l'autoroute, je décollai les yeux de la route et pris le temps d'observer Justine. Ses mains étaient agitées par de violents soubresauts. Néanmoins, ce qui me frappa le plus fut le sourire qu'elle affichait. Quelques instants plus tard, elle se mit à rire sans pouvoir s'arrêter. Son corps était traversé par une superbe hilarité. J'hésitais entre lui envier ce sentiment et le partager avec elle.

Je consultai mon rétroviseur et confirmai que nous étions bien seules sur la route. La nuit était à présent bien

installée. La 55 Nord était presque déserte. Tout le monde était à la maison, emmitouflé sous les couvertures ou engourdi par les images familières d'un écran.

Nous roulions en direction de Shawinigan, où mon oncle résidait.

À présent, c'était à mon tour.

Michel habitait dans un de ces quartiers au croisement de la ville et de la campagne. Il était propriétaire d'un bungalow beige et laid, dans une rue boisée, sans trottoirs et presque sans résidents. Ma tante était partie alors que j'étais encore enfant. J'avais continué à visiter mon oncle presque chaque année, par habitude ou pour faire plaisir à mon père. Toutefois, la dernière fois que j'étais allée à Shawinigan, rien ne s'était déroulé comme prévu.

Mes parents et moi étions invités à souper chez lui. Ils étaient repartis le soir même, tandis que j'étais restée à dormir chez mon oncle. Je planifiais aller voir une amie à Trois-Rivières le lendemain. On était en juillet et, à la fin de la soirée, nous étions restés tous les deux au bord du feu pour boire une dernière bière. Il me posait des questions sur ma vie à Montréal, mais surtout sur mes études en littérature, cherchant sans relâche à savoir ce que j'allais « faire avec ça ». Nous n'avions jamais autant parlé, et il était devenu de plus en plus indiscret, me demandant combien de chums j'avais eus et pourquoi mes relations s'étaient terminées. Lorsqu'il s'était mis à me raconter les problèmes sexuels qui avaient selon lui mis fin à sa relation avec ma tante, j'avais trouvé un prétexte pour aller me coucher.

Assommée par l'alcool et le repas, je m'étais endormie rapidement. Je m'étais réveillée en sursaut, incapable de bouger, écrasée par le poids de mon oncle complètement

nu, assis à califourchon sur ma poitrine. Il m'agrippait un sein d'une main et, de l'autre, tenait son membre qu'il m'enfonçait dans la bouche. Je l'avais mordu très fort et étais parvenue à me dégager. Complètement soûl, il m'avait traitée de tous les noms. Pendant qu'il débitait sa liste, j'avais ramassé mes affaires et j'étais partie. J'avais conduit rapidement, en état d'ébriété. J'étais arrivée à Montréal au petit matin et avais passé la journée suivante au lit, prisonnière d'un sommeil agité et cauchemardesque.

Cette soirée de juillet jouait dans ma tête pendant tout le trajet entre Sherbrooke et Shawinigan. Nous arrivâmes chez mon oncle au milieu de la nuit, environ à l'heure à laquelle j'étais partie de chez lui la dernière fois. Je me stationnai dans l'entrée, derrière son camion. J'utilisai la clé qu'il cachait depuis toujours sous un pot de fleurs pour entrer par le garage. Justine m'attendait dans l'auto, comme je l'avais attendue.

Je me dirigeais vers la chambre à coucher, les ciseaux à gazon et le marteau dans mon sac, lorsque je perçus un bruit provenant du sous-sol. Quelqu'un m'avait entendue entrer dans la maison et montait maintenant les escaliers menant au rez-de-chaussée, adjacents au garage. J'eus peur que nous ne soyons pas seuls, Michel et moi. Puis, je l'entendis crier qu'il allait appeler la police. Il ouvrit alors la porte du garage, alluma les lumières et me vit. Je n'eus pas le temps de lui adresser le discours que j'avais préparé. La batte de base-ball heurta mes côtes, je hurlai de douleur et m'écroulai lourdement sur le sol bétonné du garage. Lorsque je me relevai, Justine était à mes côtés.

Mon oncle, reprenant ses esprits, affichait un grand sourire. Justine frémit. Elle comprit que le plan ne se déroulait pas comme prévu.

— C'est gentil d'être venue me voir, Zoé. T'as amené ton amie...

Michel était survolté. Il avait les yeux injectés de sang et gesticulait de façon désordonnée, toujours armé de sa batte de base-ball. Une odeur âcre se dégageait de sa personne. Il était vêtu d'un pyjama à carreaux, taché à plusieurs endroits.

À ce moment-là, je fus tentée de battre en retraite. Je me tordais de douleur et pouvais à peine bouger. Surtout, je ne pouvais aider Justine qui était coincée dans un coin du garage, entre l'établi et mon oncle titubant. Je me souvins alors du contenu de mon sac. Je grimaçai en retirant le sac à dos de mes épaules, mais parvins à en extirper les ciseaux à gazon. Ses lames récemment aiguisées reluirent sous les néons du garage.

Je me précipitai au secours de Justine, à présent étendue sur le béton, sa taille coincée dans l'étau des cuisses de Michel. Je vis ensuite les mains velues de mon oncle enserrant le cou de mon amie, qui hoquetait à la recherche d'air. Sans hésitation, j'ouvris les ciseaux à gazon et enfonçai la pointe d'une lame près de ce qui, je l'espérais, était la jugulaire de mon oncle. Je sentis le métal transpercer la peau et les nerfs tressaillir de surprise. J'enfonçai la lame encore plus loin. Je fus aspergée du sang de mon oncle, qui cessa peu à peu de bouger. Je poussai son corps sur le côté afin de libérer Justine, mais il était trop tard. Son cou était marqué par l'étreinte des mains de Michel. L'air ne passait plus.

Il me fallait partir au plus vite et, surtout, effacer les traces de la lutte. Je pris le bidon d'essence qui était dans le garage et répandis son contenu sur les corps de Michel et de Justine. J'y jetai aussi mon parka. Je trouvai un briquet

sur l'établi et mis le feu. Je démarrai sans un regard pour la maison où ma meilleure amie était morte. Ce n'était pas nécessaire. Justine était déjà une Lady Lazarus. Sa seconde vie s'amorçait avec la mort. Ses cendres étaient déjà en train de prendre une autre forme. Bien loin d'être oubliée, Justine renaîtrait en moi sous la forme d'une obsession, d'une obstination à lutter incessamment. J'avais survécu pour raconter notre histoire, mais ce serait elle qui l'incarnerait. Elle serait derrière chacune de mes phrases et chacun de mes gestes.

Je quittai Shawinigan pendant la nuit et arrivai à Montréal alors que le matin s'amorçait. Cette fois, lorsque je fus chez moi, je dormis d'un sommeil juste et paisible.